

**B i b l i o t h è q u e**  
des  
**HISTOIRES**

# **Entre l'Église et l'État**

**Quatre vies  
de prélats français  
à la fin du Moyen Âge**

par

**BERNARD GUENÉE**

**nrf**  
**Éditions Gallimard**









© *Éditions Gallimard, 1987.*

Extrait de la publication

## INTRODUCTION

### *Biographie et biographies.*

Consacrer un écrit à une personne, l'Orient le faisait déjà avant l'Occident. On commença de le faire en Grèce au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Dès sa naissance, la biographie fut un genre autonome. Un biographe n'était pas un historien.

Très vite, les biographies se multiplièrent. Elles abondèrent dans le monde hellénistique et, à partir du 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, dans le monde romain. Mais comme la biographie n'était qu'un genre mineur, ces biographies survécurent plus difficilement encore que d'autres œuvres au naufrage du monde antique. Ce qui nous en reste est une infime partie de ce qui fut écrit. Il nous en reste pourtant assez pour bien voir comme, dès l'Antiquité, la biographie fut un genre ambigu. Le même mot recouvre une profusion d'œuvres diverses.

Car une biographie avait une fonction propre, elle s'adressait à un public précis, et ces publics et ces fonctions étaient multiples. Un érudit pouvait écrire la vie d'un poète pour permettre à ses lecteurs d'en mieux situer les œuvres. Un philosophe pouvait écrire la vie d'un philosophe pour exposer la doctrine de sa propre école ou ruiner celle d'une autre. Un historien pouvait écrire la vie d'un général, d'un prince ou d'un homme d'État pour expliquer les guerres ou l'histoire politique de tout un temps à des esprits plus sérieux; un romancier pouvait écrire les aventures d'un quelconque héros pour le simple plaisir d'esprits plus légers. Un rhéteur pouvait écrire l'éloge d'un notable au lendemain de sa disparition, et son panégyrique entendait, par-delà le mort, combler l'orgueil

d'une famille, ou affirmer des valeurs morales, ou diffuser des idées politiques.

Pour remplir ces fonctions multiples, la biographie prenait des formes variées. Tantôt, elle était statique. C'était un catalogue d'œuvres, ou de vertus. Tantôt elle était chronologique, et retraçait une évolution. Tantôt elle était les deux à la fois. Elle encadrait des tableaux immobiles de suites chronologiques plus ou moins développées. Le plus souvent, la biographie était récit. Elle se faisait pourtant parfois dialogue. La biographie était Protée.

Et ce Protée, avec ses fonctions multiples et ses formes variées, jalonnait un territoire aux frontières indéceses. La biographie n'était pas l'histoire, mais elle pouvait être proche de l'histoire. La biographie et l'histoire n'avaient pas le même objet. L'historien disait les événements remarquables et les actions des hommes qui étaient éclatantes. Le gibier du biographe, c'était le détail, l'anecdote qui éclairait un caractère ou révélait une vertu. L'enfance d'un grand homme n'avait pas sa place dans une histoire; elle était essentielle dans une biographie. La biographie n'était pas l'histoire, mais le biographe pouvait se sentir singulièrement proche de l'historien. Il pouvait avoir le même exigeant souci de la vérité. Les deux démarches étaient alors si proches que le même savant pouvait se faire ici biographe et là historien. Comme Nicolas de Damas, un contemporain d'Auguste, qui écrivit une histoire universelle et une vie d'Auguste. Mieux encore. Le même savant pouvait dans la même œuvre mêler histoire et biographie. Comme Théopompe, qui vivait au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Après avoir été, dans ses *Hellenica*, un bon élève de Thucydide, il écrivit les *Philippica*, où la vie de Philippe de Macédoine donnait son unité au récit des événements contemporains. Pour qui se voulait historien, écrire la vie d'un prince qui, comme Philippe de Macédoine, avait dominé son temps, était la meilleure occasion de confondre histoire et biographie.

Confusion que n'a pas faite Suétone en écrivant, au I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, la vie des douze premiers Césars. Car Suétone n'était nullement attiré par l'histoire. Il n'entendait écrire que des vies. Il était amoureux du document rare et inédit, de l'anecdote révélatrice et scabreuse. C'était un homme de fiches, un archiviste. Il était de ces nombreux biographes qui, tout au long



de l'Antiquité, laissèrent l'histoire aux historiens et tirèrent la biographie vers la philologie et l'érudition.

Mais l'érudition pouvait être pesante, pour l'auteur et pour son lecteur. Elle laissait, dans la vie et le caractère de l'homme qu'on voulait voir revivre, trop de zones d'ombre. Le biographe imaginait alors des épisodes, recréait des conversations, s'éloignait insensiblement de la vérité pour mieux distraire et instruire son lecteur. La *Cyropédie* que Xénophon écrivit au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ fut le plus achevé de ces romans biographiques. Mais il ne fut pas le premier, et beaucoup d'autres le suivirent.

Un dernier trait ajoute encore à la diversité des biographies antiques. Des vies isolées, naturellement, furent écrites. Mais très vite et peut-être dès l'origine, une vie fut souvent écrite pour être solidaire d'autres vies. Il y eut ainsi des recueils, des collections de vies. Vies de poètes, pour la plus grande gloire de la littérature. Vies de philosophes, pour la plus grande gloire de telle ou telle école philosophique. Vies des ancêtres d'une famille, pour la plus grande gloire de leurs descendants. C'est qu'il n'est pas du tout certain qu'une biographie voulait d'abord saisir une personne. Elle voulait bien plutôt fixer un type d'homme, donner un modèle ou un exemple, offrir un idéal. Et ces biographies collectives permettaient mieux encore au lecteur de saisir, sous les traits des hommes, les caractères d'un groupe. Néanthe de Cyzique, au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, écrivit sur les hommes illustres un recueil dont nous ne savons rien, mais qui témoigne d'une tradition qui devait continuer à Rome et dont nous avons conservé quelques traces. Cornelius Nepos écrivit au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ un *De viris illustribus* dont il reste un livre, celui des vies des grands capitaines des nations étrangères. Suétone écrivit au II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ un *De viris illustribus* dont il reste un livre sur les grammairiens et les rhéteurs. Ces œuvres comblaient d'abord, comme nos modernes dictionnaires, la curiosité des esprits lettrés. Mais le choix des hommes « illustres » était révélateur. Certains groupes étaient glorifiés, certaines valeurs étaient soulignées. Les *De viris illustribus* mettaient la biographie au service d'une érudition souvent solide mais jamais innocente<sup>1</sup>.

Depuis son apparition dans notre culture occidentale, au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, le flot des biographies ne s'est jamais interrompu. Peut-être s'est-il, à certains moments, gonflé. Encore

convient-il d'être prudent. Les épaves qui subsistent risquent de créer des mirages. Il semble bien pourtant qu'entre le 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ et le début du 1<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, pendant quelque deux cents ans, la production biographique dans le monde romain païen, avec Varron, Cornelius Nepos, Nicolas de Damas, Tacite, Valère Maxime, Suétone et Plutarque, pour ne citer qu'eux, a été particulièrement abondante et variée.

Les premiers temps des lettres chrétiennes aussi furent favorables à la biographie, en adaptant les formes anciennes aux temps nouveaux. En 392, saint Jérôme écrivait un *De viris illustribus* pour opposer aux païens illustres la jeune liste des auteurs chrétiens. En 397, Sulpice Sévère écrivait la *Vie* de saint Martin où il mettait les formes classiques de la biographie antique au service des nouvelles valeurs chrétiennes. C'était une des premières vies de saints. Mais après la *Vita Martini*, pendant des siècles, les vies de saints se multiplièrent, répondant aux besoins de la liturgie et de la spiritualité chrétiennes, moins attachées aux personnes qu'à un idéal, moins soucieuses de vérité que de vertus exemplaires. Cette abondante production hagiographique ne couvrait pourtant pas le champ entier de la biographie. Dix ans peut-être après la mort de Charlemagne, entre 820 et 830, Éginhard écrivait sa *Vita Karoli* et faisait revivre la tradition suétonienne. En 1111, Sigebert de Gembloux composait un *De viris illustribus* où il reprenait la tradition érudite de saint Jérôme. En 1144, l'abbé Suger écrivait une *Vie de Louis VI* qui était en fait une histoire de son règne. Dans le même temps, les chansons de geste disaient la vie de héros dans une atmosphère épique. Dans les années 1220, la *Vie de Guillaume le Maréchal* était composée pour la plus grande gloire d'une famille. À mi-chemin entre l'histoire et l'épopée, elle offrait aux chevaliers le modèle d'un homme en qui s'étaient incarnées toutes les vertus de leur groupe<sup>2</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle, la biographie était un genre plus abondant, plus divers et plus complexe que jamais.

Mais nous voici au temps dont va parler ce livre. Bernard Gui allait bientôt naître en Limousin que, vers 1255, un jeune dominicain italien, Jacques de Voragine, composait sa *Légende dorée*, une admirable collection de vies de saints dont le succès fut immédiat, et dure encore. Peu avant 1300, le grand historien de Saint-Denis, Guillaume de Nangis, composait une biographie du roi Louis IX, qui était mort en 1270, et une biographie de son fils, le roi Philippe III le Hardi, qui venait de mourir en 1285.

La biographie de Louis IX fut un des ouvrages qui furent écrits pour obtenir la béatification du saint roi. Mais dans les deux biographies Guillaume de Nangis entendait faire œuvre d'historien. Et d'ailleurs il n'a pas donné à ses deux biographies le titre ambigu de *Vita*, mais celui de *Gesta*, qui annonce clairement une œuvre historique.

Entre 1332 et 1336, à Avignon, où résidait maintenant le pape et qui était devenu un des grands centres de la culture européenne, Giovanni Colonna composait, après saint Jérôme et après Sigebert de Gembloux, un *De viris illustribus*. Mais les récents progrès de l'alphabet lui avaient donné l'idée de ranger ces hommes illustres dans leur ordre alphabétique<sup>3</sup>. Le premier dictionnaire biographique était né d'une érudition séculaire. François Pétrarque, à Avignon, connut Giovanni Colonna et son œuvre. En 1337, il se mit, lui aussi, à écrire un *De viris illustribus*. Il y travailla pendant près de quarante ans, jusqu'à sa mort. Mais son ambition n'était pas de compiler un dictionnaire. Il voulait être historien. Il voulait, par son érudition critique, atteindre la vérité, puis l'écrire dans le plus beau latin qui fût possible, et donner ainsi à ses lecteurs, comme Salluste ou Tite-Live, des exemples à suivre ou à éviter<sup>4</sup>. Pétrarque n'était pas mort que Boccace écrivait la vie de Dante, qui fut la première biographie littéraire, et un *De claris mulieribus* où, regroupant cent quatre biographies de femmes célèbres d'Ève à la reine Jeanne de Naples, qui vivait encore, il témoignait de la place nouvelle prise par la femme dans la société.

Dans le même temps, en France, d'autres biographies suivaient la voie jalonnée par la *Vie de Guillaume le Maréchal*. À la fois histoires, épopées et miroirs où se reflétaient les vertus chevaleresques, c'était la *Vie* de Bertrand du Guesclin (sous Charles V), *Le Livre des Fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes* (1409)<sup>5</sup>, *La Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (1429). Christine de Pisan, elle, écrivait en 1404 *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, où elle optait pour un plan purement statique, à la Suétone, et traitait successivement « des vertus et propriétés de noblece de courage, chevalerie, et sagece » que le roi avait si bien illustrées<sup>6</sup>.

Ne multiplions pas les exemples et terminons par Thomas Basin, dont nous allons bientôt parler, qui commença d'écrire, en 1471, l'histoire de Charles VII et l'histoire de Louis XI. Il

voulait par là, il nous le dit lui-même, suivre la voie de ceux qui avaient écrit avant lui des vies d'hommes illustres (*virorum illustrium vitas*). Mais c'était bien l'histoire des deux règnes (*res gestas*) qu'il entendait écrire. Il voulait, comme tout historien, que son récit véridique (*veridica narracione*) offre comme un miroir (*veluti speculum quoddam*) où son lecteur puisse voir les exemples à suivre et les exemples à éviter <sup>7</sup>. Ainsi, en ces temps de tradition, de renaissance et de nouveauté, les biographies se multipliaient-elles, et, dans leur abondante diversité, les hommes étaient les hérauts de la foi et de la chevalerie, les sujets de l'histoire et de l'érudition, les enjeux de la poésie et de la vérité, les miroirs de la morale.

Je risquerai de laisser mon lecteur à suivre les avatars de la production biographique, reprenant des formes anciennes, les adaptant plus ou moins à de nouveaux besoins. Et je sauterai tout de suite à une péripétie somme toute minuscule dans l'histoire vingt-cinq fois séculaire de la biographie. En France, au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, à l'époque romantique, la biographie triomphait. Des historiens, des érudits, des romanciers écrivaient des biographies. Toute biographie ne ressortissait pas à l'histoire ou à l'érudition. Mais personne ne contestait que la biographie pût être un genre historique. Or, depuis cent cinquante ans, le succès des biographies est resté à peu près constant <sup>8</sup>. Mais les rapports de l'histoire et de la biographie ont beaucoup évolué. Car à la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, l'histoire a commencé de se détourner de l'homme pour s'intéresser aux hommes. Elle a commencé de s'orienter vers l'étude du général, des institutions, des structures, des grands mouvements séculaires. Elle a commencé de compter, de mesurer et de peser <sup>9</sup>. La biographie, dès lors, n'intéressait plus l'histoire. Elle prospérait cependant. Les vies d'hommes ou de femmes exemplaires continuaient d'illustrer les vertus républicaines, françaises ou chrétiennes. Chassées de la terre des historiens, les personnes continuaient de peupler le panthéon des républicains et le paradis des chrétiens. Dans le même temps triomphaient les biographies romancées dont les auteurs, mêlant avec art le vrai et l'imaginaire, offraient à leurs lecteurs un aimable divertissement culturel. La biographie, si proche du roman et de la morale, était sans doute un genre littéraire. Pour les historiens, ce n'était qu'un genre mineur, non historique, voire antihistorique <sup>10</sup>.

Or, c'est un fait que, depuis dix ou vingt ans, histoire et

biographie se rapprochent l'une de l'autre. L'histoire se lasse d'être sans visage et sans saveur. Elle revient au qualitatif et au singulier. Et la biographie reprend sa place dans les genres historiques. Elle ne renie pas pour autant les liens qu'elle a toujours eus avec la morale ou l'imaginaire. Prenant des formes multiples pour remplir des fonctions variées et toucher des publics divers, la biographie est plus que jamais le vieil et insaisissable protégée qu'elle a toujours été. Et l'histoire, qui veut bien maintenant fréquenter la biographie, s'en méfie pourtant. Elle se demande lesquelles des formes de la biographie sont dignes d'elle. Elle multiplie les conditions qui les rendent acceptables. Elle rêve de chefs-d'œuvre que seule la maîtrise de toutes les sciences humaines parviendrait à façonner. La biographie devient un genre difficile, voire impossible. Pour un peu, la biographie, naguère écrasée par trop de mépris, serait aujourd'hui paralysée d'être trop haut placée <sup>11</sup>.

C'est en tout cas le sentiment que j'éprouve aujourd'hui. L'idée d'écrire ces quelques biographies m'est venue en 1983. Elle m'avait alors paru toute simple. Mais maintenant que j'ai pris conscience du lourd passé de la biographie et des problèmes qu'elle pose aujourd'hui, après plusieurs années de recherche et d'écriture difficiles, je suis effrayé de ce qu'à la réflexion j'aurais dû faire, et du peu que j'ai pu faire. Et je me sens obligé, pour me justifier, et pour aider mon lecteur à mieux situer mon livre, de dire comment l'idée m'en est venue, et ce que j'ai précisément voulu faire.

\*

En 1983, donc, j'achevais une année de cours d'agrégation sur l'Église à la fin du Moyen Âge où j'avais exposé, selon ce qui est la coutume pour un cours d'agrégation, de vastes problèmes. Mais j'avais à faire une seconde année de cours sur la même question. Et l'idée me vint de retrouver, en somme, les mêmes problèmes à travers la vie de quelques personnes.

Cette idée m'a-t-elle été suggérée par l'évolution dont je parlais tout à l'heure? Est-elle le fruit de mon histoire personnelle? Il me semblait en tout cas que l'étude des structures était irremplaçable. Elle éclairait le passé d'une merveilleuse cohérence. Mais elle le rendait trop simple. Et une biographie permettait de jeter un premier regard sur l'accablante complexité

des choses. L'étude des structures me semblait aussi donner une place trop large à la nécessité. Peut-être bien que l'évolution du monde, vue de haut, et vue d'après, peut apparaître cohérente et nécessaire. Mais « les choses ne se font qu'au moyen des hommes »<sup>12</sup>. Et l'histoire d'une vie permet de mieux comprendre combien est fragile et incertain le destin de ces hommes. Il me semblait qu'une biographie permettait d'accorder plus d'attention au hasard, à l'événement, aux enchaînements chronologiques, qu'elle seule pouvait donner aux historiens le sentiment du temps qu'avaient vécu les hommes. L'histoire et la biographie m'apparaisaient comme deux voies complémentaires pour atteindre la même réalité. Le destin d'un homme pouvait aider à comprendre l'histoire d'un temps.

Mais inversement, seule l'histoire du temps où il a vécu permet de comprendre le destin d'un homme. Une biographie serait mal inspirée de prétendre se suffire à elle-même, de vouloir dérouler sa singularité dans le vide. C'est pourquoi j'admire ces biographes « professionnels » qui peuvent sauter d'un homme à l'autre et d'un temps à l'autre. Je ne suis qu'un biographe amateur dont l'ambition est de suivre des destins individuels dans les temps, les lieux et les milieux qui me sont familiers.

Et la question cruciale à laquelle se heurte un historien écrivant une biographie est alors celle-ci : cette vie à laquelle je m'attache est-elle exemplaire, ou singulière ? Donne-t-elle une bonne idée de ce qui est le cas général ? Ou est-elle une exception ? Une vie n'a donc de sens que comparée à d'autres vies. La première solution, pour situer cette vie individuelle, est de reconstruire la vie de tous ceux qui ont fait partie du même groupe social ou professionnel. Travailler à de telles biographies collectives, c'est faire de la « prosopographie ». La prosopographie a aujourd'hui les faveurs de l'historien, qui y voit une nouvelle méthode utile à ses recherches. Si l'on y songe bien, la prosopographie a pourtant un long passé. Ce n'est qu'un nouvel avatar de ces *De viris illustribus* que compilaient Giovanni Colonna, saint Jérôme, Cornelius Nepos et Néanthe de Cyzique. Mais ce nouvel avatar a des traits spécifiques, qui s'accordent bien à notre temps. Une enquête prosopographique se veut exhaustive. Elle ne s'attache pas qu'aux hommes illustres. Elle se penche aussi sur les hommes obscurs. Et une fois rassemblées toutes les données possibles, la statistique et l'informatique permettent de construire des profils de carrières d'où se dégage une histoire

sociale où vient tout naturellement s'insérer l'histoire d'une vie <sup>13</sup>.

Je n'ai naturellement rien contre la prosopographie. J'en ai fait moi-même, il y a longtemps déjà, de façon il est vrai artisanale, comme il était alors encore possible <sup>14</sup>. Mais il me semble aujourd'hui que ces études prosopographiques ont, au moins pour le Moyen Âge, quelque chose de frustrant. Elles permettent d'atteindre des carrières, mais non pas des personnes. On sait ce que ces gens ont fait ou possédé, mais non pas ce qu'ils ont espéré ou craint, aimé ou haï. Et pour vraiment toucher et situer une personne, il m'a semblé qu'une autre voie était possible. Renoncer à l'exhaustivité, à la foule anonyme. S'attacher à quelques personnes qui auraient laissé assez de traces d'elles-mêmes et qu'on puisse espérer mieux connaître. Je sais bien que c'est ainsi revenir à une certaine élite, l'élite de ceux qui écrivent. Mais qu'y puis-je ? L'historien peut déplorer l'obscurité qui entoure trop d'hommes du passé. Il peut tenter de la dissiper. Mais il ne peut aller au-delà de sa documentation. Et d'ailleurs tous ceux qui ont écrit, même au Moyen Âge, n'étaient pas des hommes illustres. Ils étaient par bien des côtés des hommes ordinaires marqués par leur temps et par leur milieu. Ils peuvent en être de bons témoins, pourvu qu'on n'en fasse pas les seuls témoins. L'idée s'imposait alors de quelques biographies comparées.

Je pouvais songer à mettre en parallèle ou à croiser plusieurs vies qui s'étaient déroulées dans un même temps et dans un même milieu, comme Jacques Verger et Jean Jolivet ont croisé les vies d'Abélard et de saint Bernard pour mieux comprendre les problèmes intellectuels de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>15</sup>. Et c'est d'ailleurs ce que j'ai fait dans mon cours d'agrégation de 1983-1984. On pourrait aussi songer à juxtaposer des vies contemporaines, mais déroulées dans des milieux différents. La vie d'un clerc, comme celle de Pierre d'Ailly, n'a rien de commun avec celle « du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France », sauf qu'elles ont été toutes les deux vécues sous le même règne de Charles VI. Elles permettent de porter sur ce temps deux regards différents et complémentaires.

Mon choix a été autre. J'ai préféré prendre quelques personnes du même milieu, quelques prélats, mais non pas du même temps. L'un au contraire suivant l'autre. Grâce à cette chaîne de quatre biographies, je pouvais espérer éclairer, au moins sous un des

multiples angles possibles, la période de l'histoire de France qui m'est le moins étrangère et qui ne manque pas d'une certaine unité, entre l'apogée du règne de Saint Louis et le début des guerres d'Italie. Je pouvais espérer suivre, tout au long de ce temps, les traits d'un groupe de personnes ni trop illustres ni trop obscures dont le destin s'était accompli à servir l'Église et l'État. Je pouvais espérer, puisque ces prélats s'étaient plus ou moins livrés dans leurs écrits, retrouver derrière les faits des caractères.

Mes quatre biographies sont donc solidaires. Elles sont orientées. Elles s'inscrivent dans un projet. Leur ambition est d'introduire, par des cas singuliers, à des questions générales. J'ai donc profité de tout ce que l'érudition avait déjà dit de mes quatre prélats. J'y ai peut-être parfois ajouté. Mais je laisse beaucoup à dire à l'érudition. Ni de Bernard Gui, ni de Gilles Le Muisit, ni de Pierre d'Ailly, ni de Thomas Basin, je ne prétends avoir tout dit. Mais tout ce que je dis, je l'ai lu quelque part. Si vif qu'ait été mon désir de pénétrer l'âme de mes quatre prélats, je n'ai jamais été au-delà de mes documents. Je n'ai jamais meublé leurs silences. Plutôt que mes intuitions et mes interprétations, j'ai pensé que mon lecteur préférerait savoir ce que mes quatre prélats disaient d'eux-mêmes et de leur temps. J'ai accepté de bonne grâce la tyrannie de la documentation. Celle aussi de la chronologie. Car je ne vois pas comment une biographie, voulant faire saisir une personne dans la vérité de son évolution, pourrait ne pas être chronologique.

Je ne sais pas ce qu'un psychiatre dirait des rapports que j'ai entretenus, pendant plusieurs années, avec mes quatre prélats. Je vois bien pourtant que les problèmes que j'ai posés et que les récits que j'ai faits disent beaucoup de moi-même. Mais bien peu sauront vraiment quoi. Je n'ai pas à le dire ici. Mais je puis bien dire qu'il me semble que ce livre est au confluent de mes recherches et de mon enseignement, qu'il est le fruit nécessaire de mon temps, de mon âge et de mon caractère, que je ne pouvais pas ne pas l'écrire, et que c'est sans doute ma seule excuse de l'avoir écrit.

### *Entre l'Église et l'État.*

En 1244, Louis IX se croisait. En 1248, il entraînait une grande armée vers la Terre sainte. En 1266, le frère de Louis IX,



Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, était couronné par le pape roi de Sicile. Des centaines de chevaliers français se croisaient, passaient les monts et l'aidaient à conquérir son royaume. Des milliers de Français venaient s'y établir. En 1270, Louis IX encore, qui avait à nouveau pris la croix, faisait passer la mer à plus de dix mille hommes et débarquait en Tunisie. En 1285, le fils et successeur du saint roi, Philippe III le Hardi, qui venait à son tour de se croiser, menait contre l'Aragon la plus forte armée qu'un roi de France eût jamais commandée. Sous le signe plus ou moins justifié de la croix s'imposait au monde une France conquérante.

Nous voici maintenant deux siècles plus tard. Le jeune roi Charles VIII prétend être l'héritier naturel du royaume de Naples. En 1494, il passe les monts pour l'aller conquérir. Ce « voyage de Naples » marque le début des guerres d'Italie. C'est aussi le retour d'une France conquérante.

Mais pendant les deux siècles qui séparent ces deux images, la France a connu tous les malheurs. Les difficultés économiques créaient dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle un climat de tensions et d'incertitudes. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, après un long temps de bonnes récoltes, soit que le climat fût moins favorable, soit que les techniques agraires ne pussent plus répondre aux besoins d'hommes trop nombreux, la famine recommença de sévir et sa menace, pour longtemps, pesa sur la France. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, la peste venue d'Orient débarqua dans les ports de la Méditerranée, submergea toute l'Europe et tua peut-être un tiers des hommes qui la peuplaient. Après quoi l'épidémie devint endémie. La peste se réveillait ici ou là. Pendant quelques mois, elle frappait telle ville ou telle province. Plusieurs fois dans sa vie, un homme la voyait revenir. Il lui fallait vivre avec cette menace et cette peur. Enfin, avant même que la peste n'eût frappé, avait commencé entre la France et l'Angleterre une guerre qui eut sans doute ses trêves et ses accalmies mais qui, prolongée par la guerre franco-bourguignonne, dura bien cent cinquante ans. Or, pendant ces guerres, la France connut plusieurs « journées » désastreuses. Mais ces défaites furent moins lourdes que l'insécurité quotidienne due aux chevauchées et à l'occupation ennemies, aux ravages des gens d'armes de tous bords, aux violences de la guerre civile. En vérité, on comprend que les Français d'alors aient supplié, se tournant vers le Ciel : « *A fame, bello et peste, libera nos, Domine* », « De la faim, de la guerre et de la peste, délivre-nous, Seigneur ».

Ces souffrances infinies ne furent pourtant pas vaines. Les Français aimèrent davantage leur pays menacé. Ils souhaitèrent un roi plus fort qui pût mieux les protéger dans leurs épreuves. Ces temps difficiles furent en fait le long et douloureux accouchement de l'État moderne. Car, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la France n'était pas simplement sauvée. Elle était autre. Et ce qui avait d'abord changé, c'était ses rapports avec l'Église.

Au xiii<sup>e</sup> siècle, l'Église était universelle, et l'État avait crû dans son ombre. L'État s'était fortifié de l'argent de l'Église. Il avait justifié par la croix ses entreprises. Il s'était aidé des clercs qui servaient tout naturellement et l'Église et l'État. Cette étroite alliance entre l'Église universelle et le royaume de France s'était encore renforcée lorsque, au début du xiv<sup>e</sup> siècle, le pape, lassé des difficultés italiennes, s'était installé tout près du royaume, à Avignon. Mais l'Église allait bientôt connaître, comme l'État, des moments difficiles. Des fidèles plus exigeants souhaitaient que l'Église se réformât. Des États plus forts supportaient moins bien l'autorité d'une Église universelle. Et surtout les tensions entre le pôle administratif qu'était maintenant Avignon et le pôle spirituel qu'était restée Rome devenaient bientôt insupportables. En 1378, une série de hasards aboutissait à ce qui était sans doute inévitable. L'Église était déchirée par un schisme. Et ce Grand Schisme dura près de quarante ans. En 1417, l'Église retrouva son unité de naguère mais non pas son autorité de jadis. Elle devait en partie abandonner ses perspectives universelles, accepter le cadre plus ou moins contraignant d'États plus ou moins sourcilleux. Le seul problème fut bientôt de savoir si les Églises nationales se construiraient contre le pape ou avec son accord. Presque partout, le pape et les princes s'accordèrent. Des concordats furent signés, où les princes reconnaissaient l'autorité du pape, et où le pape laissait les princes maîtres de leur Église. En France, un fort courant gallican retarda quelque peu l'accord du pape et du roi. Mais le concordat de 1472 préparait et le concordat de 1516 consacrait l'existence d'une Église gallicane soumise au roi. À l'aube du xvi<sup>e</sup> siècle, le roi de France était le souverain d'un État fort et le maître d'une Église dévouée. Les clercs français savaient sans doute possible à qui ils devaient obéir.

Mais pendant deux siècles, d'une France conquérante à l'autre, de l'Église universelle à l'Église nationale, les clercs français avaient connu des temps difficiles, et incertains. Il y avait en

somme deux sociétés parallèles, mais distinctes, l'Église et l'État, également menacées, également exigeantes. La loyauté politique était pour l'État ce que l'orthodoxie était pour l'Église. La lèse-majesté était une hérésie. Les quatre prélats dont je vais parler ont donc en commun d'avoir eu à vivre, dans ces temps difficiles et incertains, et dans l'Église et dans l'État, entre l'Église et l'État.

#### *Quatre prélats français.*

Mes quatre prélats ne sont pas contemporains. Au contraire, ils forment en quelque sorte la chaîne et couvrent toute la période que je viens de définir. Bernard Gui, né en 1261, sous Saint Louis, mort à soixante-dix ans, en 1331, sous Philippe VI de Valois, a vécu les problèmes de la France des derniers Capétiens directs, de Philippe IV le Bel à Charles IV le Bel. Gilles Le Muisit, né onze ans plus tard mais mort simplement à quatre-vingt-un ans, en 1353, a vécu toutes les difficultés de la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, et tous les drames du milieu du siècle. Pierre d'Ailly, né en 1351, formé sous Charles V, a vécu toutes les épreuves du règne de Charles VI avant de mourir, en 1420, à soixante-neuf ans, devant de peu dans la tombe son malheureux souverain. Et Thomas Basin, né en 1412, a vécu les temps désespérés, puis triomphants, du règne de Charles VII, et les temps tumultueux du règne de Louis XI, avant de mourir sous Charles VIII, en 1490, peu avant le début des guerres d'Italie.

Mes quatre prélats avaient en commun d'être nés dans le royaume de France. Mais dans cet immense royaume qu'il fallait vingt-deux jours pour traverser du nord au sud, et seize jours pour traverser de l'ouest à l'est, qui avait, comme on disait, vingt-deux journées de long et seize de large, et qui n'était que diversité, ces quatre hommes étaient d'origines bien différentes. Leurs horizons ne furent pas les mêmes. Bernard Gui était né près de Limoges. Toute sa vie ou presque se passa dans le midi de la France. Il ne traversa qu'une fois la Loire et revint vite à ses horizons familiers. Gilles Le Muisit était né tout au nord du royaume, à Tournai. Il vécut un temps à Paris mais, plus au sud, le royaume lui resta inconnu. Pierre d'Ailly était né à Compiègne, non loin de Paris. Il fut évêque du Puy mais n'y

alla jamais. Thomas Basin était né à Caudebec-en-Caux. Ce Normand ne voyait déjà pas la France comme Pierre d'Ailly ou Gilles Le Muisit, mais son séjour en Roussillon fut l'un des drames de sa vie. En vérité, le lieu commun à tous ces prélats n'était pas en France. Ce fut, au *xiv<sup>e</sup>* siècle, Avignon. Ce fut, au *xv<sup>e</sup>* siècle, Rome. C'est près du pape que tout prélat devait, un jour ou l'autre, aller.

Mes quatre prélats n'eurent pas dans leurs vies terrestres des succès comparables. Pierre d'Ailly fut un ambitieux comblé. Il fut un des grands acteurs de son temps et mourut cardinal. Bernard Gui fut un inquisiteur consciencieux. Un modeste évêché le récompensa sur le tard. Il n'est pas sûr que ce fidèle serviteur de Dieu ne rêva pas d'un destin plus brillant. En tout cas, il ne l'eut pas. Il est sûr, par contre, que Gilles Le Muisit ne rêva pas d'être plus qu'il ne fut. Il fut abbé de Saint-Martin de Tournai et fut heureux de l'être. Il vécut et mourut près de là où il était né. Il est sûr aussi que Thomas Basin rêva d'un brillant destin, qu'il approcha un moment du pouvoir, mais que sa vie fut au bout du compte un complet échec. Thomas Basin n'a joué au total qu'un rôle modeste. Mais, vieillard vaincu par la vie, il a laissé sur lui-même et son temps un témoignage capital. Si bien que Pierre d'Ailly, comme acteur, et Thomas Basin, comme témoin, méritaient qu'on s'attardât davantage sur eux. Tandis que Bernard Gui et Gilles Le Muisit, acteurs plus modestes et témoins plus discrets, n'autorisaient pas d'aussi longs récits.

Il y a donc bien des différences d'un de mes prélats à l'autre. Mais ils ont tous d'abord en commun que leur naissance n'imposait pas leur destin.

### *La naissance.*

Voici Gui de Boulogne. Il est né en 1316. Il est le fils de Robert VII, comte d'Auvergne et de Boulogne. Il est chanoine de Reims en 1323, à sept ans; archevêque de Lyon en 1340, à vingt-quatre ans; cardinal en 1342, à vingt-six ans<sup>16</sup>. Voici Robert de Genève. Il est né en 1342 au château d'Annecy. Il est le fils du comte de Genève Amédée III et le neveu de Gui de Boulogne. Il est évêque de Théroouanne en 1361, à dix-neuf ans; cardinal en 1371, à vingt-neuf ans. Il devait même être pape en 1378, à trente-six ans, sous le nom de Clément VII. Voici Pierre de



**BERNARD GUENÉE**

# **Entre l'Église et l'État**

**Quatre vies de prélats français  
à la fin du Moyen Âge**

Bernard Gui (1261-1331), Gilles Le Muisit (1272-1353), Pierre d'Ailly (1351-1420) et Thomas Basin (1412-1490) n'ont pas joué en leur temps un rôle primordial. Ils sont aujourd'hui, en dehors d'un cercle restreint d'érudits, peu ou mal connus.

Leur vie mérite pourtant d'être contée. Chacune permet d'abord au lecteur de jeter un certain regard sur le temps où elle s'est inscrite, et lui offre une voie, entre autres, par où pénétrer dans la décourageante complexité des choses. Et comme ces quatre vies font chronologiquement la chaîne, elles éclairent quelque peu, à elles quatre, ce que fut l'histoire de France à la fin du Moyen Âge.

D'un autre côté, les personnages retenus ont de nombreux points communs. Ils ont tous les quatre vécu vieux. Ils permettent ainsi de poser le problème de la vieillesse à la fin du Moyen Âge. Dans une société qu'on dit toujours peuplée de jeunes et dominée par les jeunes, y avait-il donc des vieux ? Étaient-ils nombreux ? Quel était leur poids ? Ces quatre personnalités ont été des prélats, évêques ou abbés. Ils ont dû vivre entre l'Église et l'État. Et à eux tous s'est posé le problème majeur auquel étaient confrontés les serviteurs de l'Église et de l'État, celui de l'obéissance. Leur modeste naissance n'imposait nullement que ces quatre prélats s'élèvent dans la société et deviennent ce qu'ils ont été. Ils l'ont dû à leurs dons. Et leur destin pose, dans une société qui se voulait immobile, le problème du talent et de l'ambition. Enfin, en ces temps de violences, ils ont en commun d'avoir eu peur. Peur de Dieu, peur des princes en colère, peur des foules en fureur. Et leurs angoisses permettent de mieux voir ce que furent la violence et la peur médiévales.

Quatre vies, qui, racontées, rapprochées, comparées, représentent une contribution originale, et de première main, à l'étude des structures politiques, des mentalités politiques, de la psychologie politique de ce temps.

*Bernard Guenée, professeur à la Sorbonne (Paris I), directeur d'études à l'E.P.H.E., membre de l'Institut, est un des historiens dont l'œuvre a le plus profondément contribué à renouveler l'histoire politique et culturelle du Moyen Âge. Il est notamment l'auteur de Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval (Aubier, 1980) et de Politique et histoire au Moyen Âge (Publications de la Sorbonne, 1981).*



9 782070 708802



Édition de la Pyramide

ISBN 2-07-070880-2

160 FF tc